

Du 27 octobre au 12 novembre 2009
Salle de répétition

La Fabbrica

d'Ascanio Celestini



© Maurice Jacques

Mise en scène :
Charles Tordjman
Chansons composées
par :
Giovanna Marini
Scénographie :
Vincent Tordjman
Lumière :
Christian Pinaud
Costumes :
Cidalia Da Costa
Collaboration artistique :
Zohar Wexler
Traduction :
Olivier Favier

Durée :
environ 1h40
Age conseillé :
tout public
Genre :
théâtre et chant

Avec :
Serge Maggiani
Agnès Sourdillon
Trio de chant :
Sandra Mangini
Germana Mastropasqua
En alternance
Giovanna Marini /
Xavier Rebut

Mardi	27.10.	19h30
Mercredi	28.10.	19h30
Jeudi	29.10.	19h30
Vendredi	30.10.	19h30
Samedi	31.10.	19h30
Dimanche	01.11.	relâche
Lundi	02.11.	relâche
Mardi	03.11.	19h30
Mercredi	04.11.	19h30
Jeudi	05.11.	19h30
Vendredi	06.11.	19h30
Samedi	07.11.	19h30
Dimanche	08.11.	18h30
Lundi	09.11.	relâche
Mardi	10.11.	19h30
Mercredi	11.11.	19h30
Jeudi	12.11.	19h30

Production déléguée :
Théâtre Vidy-Lausanne

Production :
Théâtre de la Manufacture – Centre dramatique national Nancy Lorraine
Théâtre Vidy-Lausanne
Compagnie Fabbrica

La Fabbrica

d'Ascanio Celestini

Note d'intention Avec «Fabbrica», Ascanio Celestini entraîne le spectateur dans les rouages de la réalité industrielle et politique de l'Italie du XX^e siècle dont l'histoire est avant tout celle des ouvriers : de Fausto, le chef manœuvre qui a perdu une jambe, de son père et de son grand-père qui portent le même prénom, de Paride Pietrasanta, patron de l'usine, d'Assunta, belle comme une Madone et au secret indiscible, et de tous ceux qui ont croisé leur destinée. Entre témoignages, situations extraordinaires, visions magiques et légendes construites jour après jour dans les températures torrides d'un haut fourneau, ce récit hors du commun retrace les grandes étapes de l'usine. Celle de l'origine où les ouvriers étaient forts comme le bronze et hauts comme les géants ; celle des ouvriers aristocratiques rendus indispensables à la production jusqu'à être exemptés du service militaire durant la Grande Guerre et tolérés par le régime fasciste malgré leurs idées communistes ou anarchistes ; et enfin la période contemporaine avec une usine qui réduit le nombre de ses travailleurs. «Fabbrica» possède cette qualité de parler avec légèreté et magie de sujets graves et envoûte le spectateur dans une rafale de mots qui coulent d'un seul trait, entre suspense et souvenir, dévoilant avec humour et amertume la mémoire d'un passé qui nous accompagne au présent, le nôtre, celui des usines en cessation d'activité, des luttes syndicales sans cesse renouvelées et de la recherche d'identité.

La Fabbrica

d'Ascanio Celestini

Je ne raconterai pas «La Fabbrica».

Je veux dire que je ne raconterai pas la pièce. Je vais tourner autour de la fabbrica et tout en faisant ce tour me demander en toute sincérité pourquoi j'ai eu tellement envie de faire entendre ce texte d'Ascanio Celestini.

«Je ne trouve pas la langue du travailleur dans les mots mais par le regard» dit Ascanio.

En lisant cela, je revois le regard de Severino venu d'Italie à pied jusqu'en Lorraine pour y bâtir des maisons des immeubles et aussi sa maison. Des yeux bleus silencieux. Il ne disait pas parce que, il disait pourquoi ; traduction littérale du «perché» italien. Il avait des mains de travailleur. Son travail, il ne me l'avait jamais expliqué. Il le faisait et basta. Sa femme, Antonietta, tenait la maison qu'il avait construite. Ensemble avec son mari ils faisaient avec application et aussi par nécessité le jardin où on trouvait beaucoup de légumes, des fleurs et dans une construction en pierres, un poulailler avec ses poules et leurs oeufs, des lapins bien rangés dans leurs clapiers (lorsque Ascanio joue «Fabbrica» il y a derrière lui ces sortes de clapiers. C'est son décor. Mais comment connaît-il le jardin de Severino ?)

Devant le jardin, il a un très beau cerisier dont les oiseaux et les enfants du quartier profitaient bien. La rue s'appelle Emile Zola et elle croise la rue de l'usine. Au bout de la rue de l'Usine, il y avait l'usine. La lusine disait Severino. Une usine sidérurgique monstrueuse et belle comme le personnage d'Assunta, cette femme aux trois seins et pleine de secrets qui tient un bar tabac dans «La Fabbrica» d'Ascanio.

L'usine jetait des poussières rouges qui attaquaient le linge et la carrosserie des voitures.

A midi, une sirène lâchait dans la rue de l'usine beaucoup d'ouvriers à vélo qui devaient rentrer chez eux.

Aujourd'hui il n'y a plus d'usine. Un parc d'attraction l'a remplacée. C'est plus monstrueux que beau pour le coup.

Dans le village d'Italie d'où venait Severino, il y a un café qui s'appelle Il Circolo. Un endroit réservé aux hommes, aux travailleurs. Un lieu où on parle de politique... Plutôt à gauche, plutôt même proche du parti communiste. On y boit du vin. On a très envie de partager des moments dans ce Circolo.

Cet endroit n'existe plus.

Des usines, que connaît-on ? Sait-on ce qui s'y fait ? On téléphone mais sait-on comment fonctionne et qui et comment il a été fait ce téléphone ?

Cela, Ascanio, se le demande.

«Pour récupérer la mémoire d'un ouvrier, d'un mineur, vous devez le conduire à se souvenir de ce qu'il a vu, vous ne devez pas lui demander de raconter. Aux ouvriers, je ne pose pas de questions directes sur le travail. Je commence par leur demander «où habites-tu ?» Puis je leur demande de parler du temps, des fêtes de manière à ce qu'ils retrouvent progressivement le souvenir. Mon dessein est de raconter une belle histoire.»

Il est probable que l'émotion ressentie à la lecture du texte d'Ascanio est liée aussi à mes propres souvenirs, celui de Severino et de sa femme... C'est de leur histoire, de celle de toute une génération d'immigrés italiens dont j'avais envie de parler, de dire que moi aussi j'en étais le témoin et que cette histoire m'a tout autant constitué que ma propre histoire faite aussi d'une immigration.

«La Fabbrica» parle d'une épopée, celle d'ouvriers et celle de l'Italie et cette épopée que j'ai un peu connue, j'avais envie de la chanter.

Pas très loin de la rue Emile Zola, il y a Hagondange que je connais bien.

C'est pendant une fête de l'Huma que j'ai entendu pour la première fois Giovanna Marini.

Elle chantait des chansons de luttes avec des femmes aux voix aiguës et chargées de l'histoire d'une collectivité.

Quel bonheur de savoir que maintenant elle fait partie de l'équipe de création de «La Fabbrica» !

C'était un premier mai où il faisait très froid. Mais le soir il y avait les pâtes d'Antoine.

C'est sûr, ce temps n'est plus là.

La fabbrica comme Ascanio l'écrit «on est en train de la démonter. On l'emporte morceau par morceau. Le haut-fourneau, on le vend à la Chine, ou à l'Afrique. Maintenant quand je reviens la voir, il y a seulement le squelette de notre fabbrica». Il dit «notre» fabbrica. Cela, je le comprends. Quand il y a quelques années je mettais en scène Daewoo de François Bon :

La Fabbrica

d'Ascanio Celestini

l'histoire d'une usine qui a fermé et qui a licencié en Lorraine 1300 personnes, je défendais allez savoir pourquoi, quelque chose qui était comme mon usine aussi. Notre usine, je comprends bien ça.

Je ne peux faire du théâtre que si il est noué, cousu, inscrit en moi au plus profond. «La Fabbrica» l'est comme l'est pour moi l'Italie pour de multiples raisons; «Perché» il faut des années pour trouver les histoires qu'on veut raconter. «Perché», il faut des années pour trouver les mots justes, pour savoir à quelle histoire on est attaché. Et à ces histoires, on y est même pieds et poings liés.

Il y aura sur la scène des acteurs qui connaissent cette histoire, cette histoire de la mémoire qui vous fabrique la peau même.

Serge Maggiani, qui à Vidy a «poussé le temps avec l'épaule» de Marcel Proust et Agnès Sourdillon, qui retrouvait le fantôme d'Anna Magnani dans «La langue d'Anna» de Bernard Noël.

Une famille donc jusqu'à Vincent Tordjman qui conçoit l'espace qui sera forcément aussi pour lui un espace du souvenir.

Nous essaierons ensemble, fidèles à Ascanio, de faire chanter l'histoire où il semble qu'on ait voulu la faire taire.

Soulever des trappes de silence pour trouver le plaisir de conter, de partager et de chanter. Aller avec les yeux pétillants à la reconquête du mot labeur parce qu'il ne sépare pas la communauté humaine mais qu'il l'assemble.

«Ce qui est la marque du travail, c'est d'abord l'effort. Qu'il use les corps, les convoque, les modèle, leur confère aussi résistance. Fier d'être ouvrier : chaque corporation, on la reconnaît rien qu'aux mains, à telle façon de tenir la tête, à son vocabulaire aussi, et c'est cela qu'aujourd'hui on efface. Certainement le progrès : n'est plus ouvrier celui qui porte soixante heures par semaine un bleu de travail, a les mains noires – et combien ceux de ma génération en connaissent les doigts amputés – , les poumons ou le dos usés trop vite. Mais le monde va en aveugle de ne pas prendre en compte ce qu'il y a d'abandon pour tous à laisser se perdre la mémoire, l'identité ouvrière.» (François Bon)

«Mettre en scène 'La Fabbrica' donc, pour ne pas abandonner.

Mettre en scène 'La Fabbrica' pour chercher le sens de ce qu'ici nous sommes, pour savoir peut-être 'quel visage nous saurons imposer pour qu'il reste un monde à notre visage.'» (François Bon)

Charles Tordjman

Parole d'auteur

J'ai recueilli des histoires isolées, des fragments qui tournent tous autour du vécu physique de l'usine. Celui qui raconte le travail raconte quelque chose de son propre corps. Même quand il parle du cahier des charges collectif, des litiges syndicaux et de l'article 18, il emploie un vocabulaire qui fait référence au corps. Comme si, pour parler de ce qui est arrivé, il fallait transposer dans un langage qui a pour référence la maladie et la santé, la beauté et la difformité, la force et la faiblesse. Apprendre le métier en usine signifiait regarder les autres qui travaillaient et puis répéter les gestes qu'ils avaient vu faire. Pour la plupart des ouvriers, il n'y a jamais eu un moment pendant lequel leur travail était décrit par des paroles. Le corps même mémorisait le travail. C'est pour cela qu'au moment où on demande à un ouvrier de raconter son propre travail il est déstabilisé, parce que le travail il l'a toujours réalisé sans beaucoup en parler. Alors plus que de raconter son travail, cet ouvrier commence à effectuer les gestes que la mémoire de son corps connaît et reconnaît.

Je m'appelle Ascanio Celestini, fils de Gaetano Celestini et Comin Piera. Mon père répare les meubles, vieux ou anciens. Il est né dans le quartier du Quadraro et quand il était gosse il a commencé à travailler comme apprenti à San Lorenzo. Ma mère est de Tor Pignattara, elle était coiffeuse dans une boutique où on avait coupé les cheveux au roi d'Italie et à l'époque elle dansait le «liscio». Quand elle s'est mariée avec mon père elle a arrêté de danser. Quand je suis né elle a arrêté d'être coiffeuse. Mon grand-père paternel était charretier à Trastevere. Après un accident il est devenu invalide du travail, il est allé travailler au cinéma Iris à Porta Pia. Le matin il nettoyait, l'après-midi et le soir il était masque, et pendant la nuit il était gardien. Sa femme s'appelait Agnese, elle est née à Bedero. Je me rappelle qu'elle fabriquait ses chaussures avec de vieux gants. Mon grand-père maternel s'appelait Giovanni et il était bûcheron avec Primo Carnera. Ma grande-mère maternelle est née à Anguillara Sabazia et elle s'appelait Marianna. Sa sœur, Fenisia, enlevait le mauvais sort et elle racontait des contes de sorcières.

Ascanio Celestini

Ascanio Celestini
auteur



Ascanio Celestini naît à Rome en 1972. Ses études en littérature et en anthropologie à l'Université de Rome lui font aborder le théâtre par une voie parallèle. Il se familiarise ainsi avec la commedia dell'arte et l'art du masque, développant une réelle fascination pour la tradition et les techniques du récit oral.

Il anime régulièrement des laboratoires de théâtre et enseigne les techniques du conte et de la construction de masques aux acteurs professionnels. Il s'illustre par un travail d'écriture tout à fait personnel, essentiellement réalisé sur base de témoignages et de rencontres avec des «gens ordinaires». Ses thématiques sont variées mais toujours en étroite relation avec son Italie natale ou avec l'environnement familial dans lequel il a grandi. Il est fréquemment metteur en scène et interprète de ses propres pièces (principalement des monologues). Citons : «Cicoria» (1998), pièce qui a comme sujet l'imaginaire dans l'œuvre de Pasolini ; la trilogie «Milleuno», composée des pièces «Vita morte e Miracoli», «Baccalà» et «La fine del mondo» qui, réalisées entre 1998 et 2000, concernent toutes la narration, la tradition orale ou le récit de vie ; «Radio Clandestina» (2000), basée sur la nouvelle d'Alessandro Portelli liée à la mémoire orale et consacrée au massacre des civils dans les Fosses ardéatines en mars 1944 ; «Fabbrica» (2001), «Saccarina» (2001) qui conte les histoires des ghettos de Rome et de Lodz, durant la Seconde Guerre mondiale, et sa dernière pièce, «Le nozze di Antigone». Il publie en 2002 «Cecafumo», un recueil de légendes et d'histoires populaires.

Ascanio Celestini a reçu en 2002 le Prix de la critique, décerné par l'Association nationale des critiques de théâtre ainsi que le Prix Ubu pour ses recherches approfondies de l'Histoire dans ses histoires.

Charles Tordjman
metteur en scène



Metteur en scène, Charles Tordjman dirige le Théâtre de la Manufacture, Centre dramatique national Nancy Lorraine, depuis le 1^{er} janvier 1992. Il a toujours montré dans son itinéraire artistique un attachement particulier à l'écriture d'aujourd'hui en travaillant avec des auteurs vivants. Il a notamment passé commande de plusieurs textes à Tahar Ben Jelloun, Bernard Noël, Serge Valletti... Il a monté également, entre autres, «L'opéra de quat'sous» de Bertolt Brecht et Kurt Weil (1995), «Le misanthrope» de Molière (1997), «Oncle Vanja» d'Anton Tchekhov (2001) et «Je poussais donc le temps avec l'épaule Temps 1 et Temps 2» de Marcel Proust (2001 et 2004). Avec François Bon, il a notamment mis en scène «Vie de Myriam C.» (CDN Nancy Lorraine – Théâtre national de Chaillot, 1998), «Quatre avec le mort» (Comédie-Française, 2002) et «Daewoo» (Festival d'Avignon, 2004). «Daewoo» a depuis reçu le Molière du meilleur spectacle du théâtre public en région ainsi que le Prix de la critique, décerné par le Syndicat français de la critique théâtre musique danse au titre du meilleur spectacle de la saison. En 2004, il met en scène «Der Kaiser von Atlantis», un opéra de Viktor Ullmann produit par l'Opéra national de Lorraine. En novembre 2005, il a créé «L'éloge de la faiblesse» d'Alexandre Jollien, au Théâtre Le Poche de Genève, produit par le Théâtre Vidy-Lausanne. Il a également créé «Anna et Gramsci» (Vidy, octobre 2006), adaptation du «Syndrome de Gramsci» et de «La langue d'Anna», de Bernard Noël, au Théâtre national de Chaillot en avril 2006. En janvier 2008, il présente «Slogans» de Maria Soudaïeva traduit par Antoine Volodine, au Théâtre Vidy-Lausanne.

En 2009, après «Vers toi terre promise – tragédie dentaire» de Jean-Claude Grumberg, il a mis en scène «Le tribun», un opéra de Mauricio Kagel, produit par l'Opéra national de Lorraine. En mars 2010, il créera avec la troupe de l'Opéra de Chengdu de la province du Sichuan «Flowers in the mirror» d'après Li Ju Chen, (une production du Théâtre Vidy-Lausanne, qui sera présentée du 13 au 25 avril 2010 au Théâtre du Jorat).

Serge Maggiani
jeu

Au théâtre, il a travaillé notamment avec Claude Régy dans «Le vaisseau fantôme», «Vermeil comme le sang», «Les nègres», Catherine Dasté dans «Aux limites de la mer», «Le foulon», «Journal d'un homme de trop», «Hamlet»..., Daniel Berlioux dans «Fioretti» et «Saint-François», «Ovide les amours», avec Catherine Dasté et Daniel Berlioux dans «Visage de sable», «Saint-Simon le voyeux», Yannis Kokkos dans «La princesse blanche», Antoine Vitez dans «Le soulier de satin», Daniel Mesguich dans «Titus Andronicus», Richard Demarcy dans «Daisy», «Ode maritime», Jacques Kraemer, Alain Timar, Anne-Marie Lazzarini, Christian Schiaretti dans «Le laboureur de Bohème», «Médée», «Ajax et Philoctète», Adel Hakim dans «Le parc», Claudia Stavisky dans «Nora», Vincent Colin dans «King-Kong palace», René Loyon dans «L'école des femmes», Jerzy Klesik dans «Possibilités» de Howard Parker.

Dernièrement, il interprétait Béranger dans «Rhinocéros» d'Eugène Ionesco, sous la direction d'Emmanuel Demarcy-Mota et jouait sous la direction de Christian Schiaretti dans «L'annonce faite à Marie» de Paul Claudel, créé en novembre 2005 au TNP de Villeurbanne. En 2007, il a joué sous la direction de Claude Baqué dans «Eaux dormantes» de Lars Noren et dirigé par Jean-Romain Vespérini dans «L'affaire de la rue de Lourcine». En octobre 2008, il participe à «Sniper Avenue» de Sonia Ristic, mise en scène de Magali Lérés.

Sous la direction de Charles Tordjman, il a joué dans «Le misanthrope» de Molière, «Le syndrome de Gramsci» de Bernard Noël et «Vie de Myriam C.» de François Bon, «Je poussais donc le temps avec l'épaule» (Temps 1 et Temps 2) d'après Marcel Proust et «Oncle Vania» de Tchekhov. En avril 2006, il a joué aux côtés d'Agnès Sourdillon dans «Anna et Gramsci», adaptation du «Syndrome de Gramsci» et «La langue d'Anna», deux monologues de Bernard Noël.

Sandra Mangini
chant

Sandra Mangini vit à Venise, où elle est née en 1967. En tant que comédienne elle a à son actif de nombreux spectacles de théâtre traditionnel italien (Goldoni et Ruzante en particulier) et de Commedia dell'Arte, ce qui lui permet d'une part de jouer aux côtés des maîtres reconnus du théâtre de parole et d'autre part de pratiquer le théâtre de masque.

Elle s'est formée en parallèle aux principes de l'école russe à travers le théâtre de Tchekhov ; et a participé à plusieurs créations de la scène expérimentale italienne, spectacles où souvent elle chante aussi. Actuellement elle travaille avec le Teatro Stabile di Bolzano (Acciaierie).

En 1999 elle rencontre Giovanna Marini, auteur des musiques pour le chœur, à l'occasion du spectacle Coefore, d'Eschyle dans la version de Pasolini, mis en scène par Elio De Capitani ; le travail se poursuit en 2000 avec «Eumenidi». Dès lors elle approfondit son étude du chant de tradition orale et du chant politique italien, et se produit en tant que soliste avec plusieurs ensembles et également en solo, a cappella.

Son travail sur l'oralité se traduit aussi dans la création de pièces théâtrales originales, spectacles qui donnent voix directement aux protagonistes des luttes sociales et politiques du XX^e siècle en Italie, particulièrement aux femmes : «E noi siam lavoratore», «Avevamo vent'anni», «Città Resistente», «Canzoniere femminista»...

Elle est professeur de chant à l'Accademia Teatrale de Venise.

Giovanna Marini
chant

Issue d'une famille de musiciens, Giovanna Marini est diplômée en guitare classique au Conservatoire de Rome en 1959 puis se perfectionne avec Andres Segovia. La rencontre au début des années soixante d'un groupe d'intellectuels, parmi lesquels Pier Paolo Pasolini, Italo Calvino et l'ethnomusicologue Diego Carpitella, bouleverse sa vie. Elle s'engage alors politiquement et se détourne de la musique classique pour revenir aux sources musicales. Au sein de «Il Nuovo Canzoniere Italiano» et de l'Institut Ernesto De Martino, Giovanna Marini entreprend la collecte des chants de tradition orale et une recherche sur ces chants et la culture populaire. Elle les transcrit, les étudie et invente un système de notation. Son travail de transcription puis d'adaptation lui permettront ensuite de transposer la mémoire chantée pour la scène. Elle commence également à composer de «longues ballades» qu'elle interprète seule, s'accompagnant à la guitare.

En 1974, elle fonde avec un groupe de musiciens l'Ecole Populaire de Musique de Testaccio à Rome où elle enseigne l'ethnomusicologie appliquée au chant de tradition orale. Par la suite elle enseigne également en qualité de professeur extraordinaire en ethnomusicologie appliquée à l'Université de Paris VIII – Saint-Denis (de 1991 à 2000). Elle crée en 1976 le Quatuor Vocal pour lequel elle écrit, depuis lors, les «cantates» (de «Correvano coi Carri» aux récentes «Si bémol» ou «La cantate du siècle court» présentée au Théâtre Vidy-Lausanne en 2001) et avec lequel elle se produit en concert en Italie et à l'étranger.

Elle compose également pour le cinéma, pour la danse contemporaine et pour le théâtre, dont de nombreuses tragédies grecques : des «Troyennes» de Thierry Salmon à Coefore de Elio De Capitani ou «Antigone» de Hans-Günter Heyme. En outre elle compose de nombreux oratorios, poèmes symphoniques et opéras, dont «La bague magique» pour la mise en scène de Jean-Claude Berutti à l'Opéra de Nancy et au Théâtre du Peuple de Bussang en 1999. Depuis l'année 2000 elle n'enseigne plus à l'Université de Saint-Denis et se consacre à la composition de morceaux pour orchestre et voix pour ballets, productions du Festival de Polverigi. Elle écrit également la «Cantate du siècle court», une production du Théâtre Vidy-Lausanne.

En 2003 elle écrit les musiques de scène pour Woytzeck mis en scène par Gioan Carlo Corbelli. En 2004 elle participe au spectacle Urlo de Pippo Delbono au Festival de Avignon. En novembre 2005 elle écrit la partition pour chœur et solistes de «Le ceneri di Gramsci» de Pier Paolo Pasolini.

En 2008 elle compose la musique de «Prometeo» mis en scène par la compagnie toscane Archiviozeta. Elle ouvre une école d'Ethnomusicologie appliquée dans son pays Monte Porzio Catone dans la campagne romaine. Elle continue l'enseignement à l'école de «Testaccio» de Rome et donne beaucoup de stages en France et en Italie. Elle prépare actuellement les musiques de «Reading's Goal» d'Oscar Wilde mis en scène par Elio De Capitani qu'elle interprétera.

Germana Mastropasqua
chant

Chanteuse et enseignante de technique vocale, interprète de répertoires qui vont de la musique traditionnelle à la musique contemporaine, des musiques de scène pour le théâtre à la musique sacrée. Soprano.

Elle chante comme soliste dans de nombreux répertoires, du jazz à la chanson romaine et concentre son travail sur le chant de tradition orale, la musique contemporaine, la musique sacrée et la chanson d'auteur.

En tant que soliste, elle a chanté dans les oeuvres de Giovanna Marini. Elle remplace sur scène Giovanna Marini dans la tournée du spectacle «Urlo» de Pippo Delbono (2005-2007). Et en 2006-2007 elle est soliste dans «Le Ceneri di Gramsci» sous la direction de Giovanna Giovannini.

En 2007 en duo avec Xavier Rebut elle crée «D'amants et d'anarchistes» concert de chants de tradition orale et chants anarchistes, présenté à Manciano au festival A Veglia et à Grosseto.

Depuis 2000 elle enseigne le chant en leçons individuelles et collectives (Scuola di Musica di Villa Gordiani 2000-2005; Musicanti di Brema 2002-2007).

Xavier Rebut
chant

Chanteur, directeur d'ensembles, enseignant de technique vocale et collaborateur de Giovanna Marini pour ses cours de chant de tradition orale italien à la Scuola Popolare di Musica di Testaccio à Rome.

Il chante la musique écrite par Giovanna Marini dans nombreuses de ses œuvres, notamment pour le théâtre.

Et en 2006-2007 dans l'oratorio «Le ceneri di Gramsci» sous la direction de Giovanna Giovannini.

En 2000 il participe à la création du Quartetto Urbano, quatuor vocal dont il assume aussi la direction musicale, et qui présente des spectacles de chants de tradition orale italiens et compositions contemporaines. Le quatuor a chanté la musique de scène écrite par Giovanna Marini dans le spectacle «Animarrovescio» d'Adriana Borriello.

En février 2008 il crée et dirige le concert «Vous verrez la terre» avec le groupe vocal CantAmille de La Chaux-de-Fonds en Suisse, concert où il chante en solo et avec le groupe un répertoire de tradition orale italien et francophone et des compositions écrites pour CantAmille. Un deuxième concert, «Ô braves gens !» est créé en février 2009.

Agnès Sourdillon
jeu

Elève d'Antoine Vitez. Depuis une dizaine d'années, elle a joué dans une trentaine de spectacles, parcourant le répertoire de Sophocle à Rodrigo Garcia. Elle a joué notamment sous la direction de Stéphane Braunschweig, Bernard Sobel, Alain Milianti, Alain Ollivier, François Wastiaux (dans la compagnie Valsez-Cassis qu'elle codirige avec Yves Pagès de 1993 à 1999), Valère Novarina (dans ses créations : «La chair de l'homme», «Le jardin de reconnaissance», «L'origine rouge», «La scène»), Didier Bezace (elle était Agnès dans «L'école des femmes» de Molière créé à la Cour d'Honneur du palais des Papes au festival d'Avignon 2001), Patrice Chéreau (elle jouait Ismène dans «Phèdre» de Racine) et Bruno Sichel («La source des saints» de Synge créé en mars 2004).

Elle a également fait quelques (brèves) apparitions au cinéma (Jacques Rivette/Jean-Luc Godard), dans «Les âmes grises» d'Yves Angelo (prix spécial du jury pour un second rôle, festival Jean Carmet), ainsi que quelques courts métrages remarquables dont «La coupure» réalisé par Nathalie Loubyère Prix Jean Vigo 2003, nommé aux Césars 2004.

Par ailleurs, dès qu'elle le peut, elle travaille indépendamment au sein de «petites» compagnies ou auprès de musiciens à «la mise en espace» ou en «ondes» d'«écritures contemporaines» (en 2004 : «Appoggio» d'Arno Bertina à Théâtre Ouvert, et «Fragmentation d'un lieu commun» de Jane Sautière au CDN de Besançon). «Daewoo» de François Bon mis en scène par Charles Tordjman a été sa 8^e participation au festival in d'Avignon. On la retrouve en juillet 2007, dans la Cour d'Honneur du Palais de Papes dans «L'acte inconnu» de Valère Novarina. Au côté de Charles Tordjman, elle a également été Thérèse dans «Le retour de Sade» de Bernard Noël, Anna dans «Anna et Gramsci», adapté de «La langue d'Anna» de Bernard Noël, créé en avril 2006 au Théâtre National de Chaillot et Maria Soudaïeva dans «Slogans» de Maria Soudaïeva (création au Théâtre Vidy-Lausanne, janvier 2008).

Récemment, elle a joué dans «Sisters» d'après Margerite Duras, mise en scène Kataline Patkaí. Prochainement elle a interprété Sonia dans «Oncle Vania» de Tchekhov, mise en scène par Claudia Stavisky.

Vincent Tordjman
scénographe

Il travaille à plusieurs échelles et dans différents domaines avec un même souci d'expérimentation et de recherche : scénographie de théâtre et d'opéra, architecture d'intérieur, design objet et mobilier.

Il conçoit la scénographie au théâtre comme un laboratoire. Ses réflexions sur le rapport du spectateur à la scène, l'invention d'effets impliquant la technique du son, de la lumière ou de la vidéo, lui permettent de servir le texte d'une manière qu'il souhaite en même temps claire mais inattendue et non conventionnelle.

Pour Charles Tordjman il a notamment signé les décors de «Vers toi terre promise», «Tragédie dentaire» de Jean-Claude Grumberg, «Slogans» de Maria Soudaïeva, «Anna et Gramsci» de Bernard Noël, «Eloge de la faiblesse» d'Alexandre Jollien, «Daewoo» de François Bon, «Je poussais donc le temps avec l'épaule» d'après Marcel Proust, pour l'Opéra de Nancy «Der Kaiser von Atlantis» de Viktor Ullmann, pour René Loyon «La fille aux rubans bleus» de Yedwart Ingey, pour Michel Didym «Face de cuillère» de Lee Hall. Dernièrement, pour François Rodinson, il a créé la scénographie de «Classe» de Blandine Keller et celle de «La tête de l'homme», texte de Florence Pazzottu.

Christian Pinaud
éclairagiste

Né le 1^{er} janvier 1963, Christian Pinaud a été formé à l'Ecole de la rue Blanche à Paris de 1983 à 1985. Il a travaillé avec Alain Françon, Lorenzo Mariani, Andréas Homoki, René Koe-ring, Patrice Caurier, Moshé Leiser, Alain Marcel, Michel Didym, Philippe Berling. Pour le théâtre, il a créé les lumières de «La tour» de Gérard Watkins à La ferme du buisson, «Au but» de Thomas Bernhard, mise en scène Guillaume Lévêque (Théâtre national de La Colline) et de «The Rape of Lucrecia» opéra de Benjamin Britten, mise en scène de Stephen Taylor (Athénée, théâtre Louis-Jouvet).

Ses dernières créations pour le théâtre : «En attendant Godot», Theatre de l'Athénée, mise en scène Bernard Levy, «Occident», Théâtre Sortie Ouest Béziers, mise en scène Dag Jeanneret, «La tête de l'homme», Théâtre de la Manufacture, mise en scène Francois Rodinson, «Une idée du Nord», CDN d'Orléans, mise en scène Benoît Giros, «La trilogie de la villégiature», Théâtre Vidy-Lausanne, mise en scène Patrick Haggiag, «Fin de partie» de Beckett, mise en scène Bernard Levy à l'Athénée, Théâtre Louis-Jouvet, «Monsieur de Pourceaugnac», mise en scène de Dag Jeanneret au CDN de Montpellier / Cie In Situ, «Le fou d'Elsa», mise en scène d'Anne Thores au Théâtre National de la Colline, «Les pièces de guerre», mise en scène d'Alain Françon au Festival d'Avignon.

Et pour l'Opéra : «Le vaisseau fantôme» à l'Opéra National de Prague, mise en scène Stephen Taylor, «La Bohème» à l'Opéra de Toyama (Japon) direction Myung Whun Chung, «Edgar», Opéra de Turin, mise en Scène Lorenzo Mariani, «Le Trouvere», Opéra de Genève, mise en scène Stephen Taylor.

Il a travaillé avec Charles Tordjman sur «Quatre avec le mort», «Daewoo», «Eloge de la faiblesse», «Anna et Gramsci», «Slogans» et dernièrement «Vers toi terre promise, tragédie dentaire» de Jean-Claude Grumberg. Prochainement, il créera les lumières de «Flowers in the Mirror» de la troupe de l'Opéra du Sichuan.

Christian Pinaud est codirecteur de la compagnie In Situ.

Cidalia Da Costa
costumes

Après une formation aux Arts Plastiques à l'Université Paris 8 elle collabore durant 3 années avec Marie Grontseff pour les maquettes des costumes d'Erte et de Dupont.

Dès les années 80, elle collabore à la réalisation de costumes pour des films de Mauro Bolognini, Alexandre Arcady, Claude Lelouch, James Ivory, Francis Leroy, Jean-Pierre Jeunet... Dès 1982 elle se consacre essentiellement à la création théâtrale et collabore entre autres avec Pierre Ascaride, Didier Bezace, Daniel Mesguich, Jacques Nichet, Michel Valmer, Chantal Morel, Jean-Louis Jacopin. Pour Charles Tordjman elle crée entre autres les costumes de «Oncle Vania», «Daewoo», «Slogans» et dernièrement «Vers toi terre promise, tragédie dentaire».

Parallèlement, elle découvre la danse contemporaine et conçoit des costumes pour Christian Trouillas, Vittorio Biaggi, Jean Gaudin, Bernardo Montet...

Ses costumes ont été montrés à l'occasion de grandes expositions au Centre Georges Pompidou, à la Grande Halle de la Villette et à la Comédie-Française.

Salle Charles Apothéloz
Du 28 octobre au 8 novembre 2009

Sans objet

Conception,
scénographie
et mise en scène :
Aurélien Bory

La Passerelle
Du 29 octobre au 22 novembre 2009

La musica deuxième

de **Marguerite Duras**
Mise en scène et lumière :
Philippe Sireuil

Salle Charles Apothéloz
Du 12 au 22 novembre 2009

Pourquoi la cuisine ?

de **Mladen Materic**
et **Peter Handke**
Scénographie et
mise en scène :
Mladen Materic

Salle de répétition
Du 25 novembre au 13 décembre 2009

Push Up

de **Roland**
Schimmelpfennig
Mise en scène :
Gabriel Dufay

La Passerelle
Du 26 novembre au 10 décembre 2009

Mal de terre

texte de **Miguel Québatte**,
musique originale de
Diego Marion
Mise en scène :
Dominique Bourquin

Salle Charles Apothéloz
du 1^{er} au 6 décembre 2009

Philoctète

de **Heiner Müller**
Mise en scène :
Jean Jourdheuil

Renseignements

Théâtre Vidy-Lausanne
Av. E. Jaques-Dalcroze 5
1007 Lausanne

du mardi au samedi
de 10h00 à 19h00
Tél : 021/ 619 45 45
Fax : 021/619 45 99

Réservez vos places
par notre site internet :
www.vidy.ch

Point de vente :
Payot Librairie
Place Pépinet 4,
Lausanne

du mardi au vendredi
de 13h00 à 18h30
le samedi
de 10h00 à 14h00
et de 14h30 à 18h00
(pas de réservation
téléphonique chez
Payot)